

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger: un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

COMMISSION HISTORIQUE DE LA ROUMANIE

Chronique de l'expédition des Turcs en Morée

1715

Attribuée à Constantin Dioikétés et publiée par N. Iorga.
Bucarest 1913.

A LA LIBRAIRIE C. SFETEA, BUCAREST

Studii și Documente

Tomes XX et XXIII

Documents étrangers des archives de Königsberg, Danzig, Lem-
berg, Munich, Dresde, etc., concernant les pays roumains, publiés
sous les auspices du Ministère de l'Instruction.

Prix: 15 fr.

par N. IORGA

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA G. MURGOCI, V. PÎRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate : un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa

D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte

COMISIA ISTORICĂ A ROMÂNIEI

Cronica expediției Turcilor în Morea

1715

Atribuită lui Constantin Diichiti și publicată de N. Iorga.

București 1913.

Studii și Documente

Vol. XX și XXIII, Documente străine.

Vol. XXI și XXII, Documente interne.

Un volum : 15 lei.

de N. IORGA.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE EUROPE SUD-ORIENTALE

Ottenfels, Politik Metternichs.—Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitsch : Lebzeltern.—Scott : Dans les Balkans.—Noëlle Roger : Route de l'Orient.—Millingen : Byzantine churches.—Balkan-Review.—Novacović : Bastina.—Duboscq : Albanie.—Ursu : Étienne-le-Grand.—Popović : Istria.—Constantinescu : Suzeraineté turque.—Pesstacov : Craiova.—Meyer-Lübke : Rumänisch, romanisch, albanesisch.—Tenora : Codex Voroneŝean.—Dragomir : Relations avec la Russie.—Jokl : Albanais et néo-grec.—Spitzer : Albanais et Roumains.—Sélim-beg : Tchataldja.—Pnaux : Tchataldja.—Herr : Guerre des Balkans.—Chéradame : Évolution roumaine.—Moulin : Roumanie.—Atrocités bulgares.—Lévy : Roumanie.—Jireček : Comput turco-bulgare. Barby : Guerre serbo-bulgare.—Hanotaux : Guerre des Balkans.—Furtună : Catéchisme orthodoxe, Stavrophilie.—Băcôlanu : Politique maritime.—Slăvescu : Agriculture bulgare.—Gorovei : Folklore.—Botez : Near East.—Leune : Armée hellénique.—Un Témoin : Guerre italo-turque.—Bulletin roumain et Journal des Balcons.—Jireček : Albanais.—Treimer : Albanais. Ednicol : Notes.

Franz Freiherr von Ottenfels, *Beiträge zur Politik Metternichs im griechischen Freiheitskampfe 1823-32*, Salzburg 1914.

L'éditeur des Mémoires de François d'Ottenfels, ancien Inter-nonce à Constantinople pendant la guerre de délivrance des Grecs, M. Joseph Krauter, qui a ajouté des extraits de la correspondance de l'ambassadeur, a fait une œuvre vraiment utile pour quiconque veut étudier l'histoire de l'Empire ottoman dans ces moments de transition que représente le règne du Sultan Mahmoud. „Jeune de langues“ à Constantinople dès l'année 1802, Ottenfels, ancien camarade d'école de Hammer, était un des meilleurs connaisseurs de cet Orient turc, dont il était en mesure de parler la langue officielle. On trouvera, aux pages 7 et suivantes, une description circonstanciée du monde diplomatique de Constantinople pendant les premières années du XIX-e siècle (par exemple le „caméléon“ Ruffin, ministre de France, p. 8, le maréchal Brune, „gigantesque guerrier hâlé par le soleil“, *ibid.*, Dedem, Envoyé de Hollande, dont les dépêches, aussi bien que les banquets, étaient confectionnés par sa femme, p. 9; Itailinski, représentant du Czar, vénérable vieillard et érudit estimable, *ibid.*; le Vizir Siya-Youssouf et Kutschuk-Houssein, le Capoudan, pp. 10-11). Les anecdotes intéressantes ne manquent pas : à la p. 12, celle de lord Elgin qui, voulant voir absolument la femme du Capoudan, fut berné par ce dernier, qui lui présenta sous des voiles orientaux la propre épouse de l'Envoyé. Un por-

trait du doux Sélim III, p. 13. Description de l'incident de la flotte anglaise parue en 1807 devant Constantinople, p. 15 et suiv. Révolte des janissaires et chute de Sélim, troubles ultérieurs à Constantinople, p. 19 et suiv. Un beau portrait de Mahmoud à la p. 27. Dans la continuation on trouvera la psychologie du favori Halet-Effendi (sa devise: „Ich für meinen Teil liebe Blut; es ist das Sicherste“; p. 88). La cérémonie de l'audience d'Ottensfels, pendant laquelle le Sultan Mahmoud ouvre les lèvres pour dire: „Herr Gesandter, treten Sie näher“, la première fois qu'un Padichah eût pris la parole pour s'adresser à un ministre étranger. Fin de Halet, avec des circonstances inconnues, p. 90 et suiv. Une appréciation élogieuse de Galib-Effendi, p. 125. Les rapports sur les négociations concernant la question grecque forment une grande partie du volume et la plus intéressante (opinion d'Ottensfels, novembre 1815: „une révolution ne périt jamais par elle-même, fût-ce même la plus mauvaise, et il n'y a personne ici qui pourrait ou voudrait la tuer“; p. 137). Un jugement de Gentz sur la nature indécise de l'empereur Alexandre, p. 157. On ne pourra par écrire désormais l'histoire de la révolte des Janissaires et de leur destruction en 1826 sans recourir au chapitre qui leur est consacré dans les Mémoires d'Ottensfels (p. 170 et suiv.). Description du premier bal, en 1829, pendant lequel des dignitaires ottomans offrirent le bras à des dames de la société européenne de Constantinople (pp. 257-8); des toasts au champagne et des jeux de hasard s'ensuivirent. Le Sultan lui-même assiste incognito à un bal masqué. „C'est attaquer la civilisation par le mauvais côté“, est l'opinion d'Ottensfels (p. 259). Sur l'emploi de mineurs, de jardiniers européens, pp. 259-260. Plusieurs pages sont consacrées aux négociations pour obtenir un Patriarcat aux Arméniens catholiques (pp. 269-276). L'ouvrage finit par des renseignements sur les révoltes qui éclatèrent en Turquie pendant les années 1831 et 1832 (p. 280 et suiv.). Des considérations pénétrantes sur le caractère des révolutions en Turquie jusqu'à cette époque, dirigées uniquement contre les abus de l'administration, p. 286.

N. Iorga.

* * *

Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch, *Les rapports diplomatiques de*

Lebzeltern, ministre d'Autriche à la Cour de Russie (1816-1826), Pétersbourg 1913.

Parmi ces rapports du confident de Metternich il y en a (p. 94 et suiv.: déclarations de l'empereur Alexandre; pp. 119, 124-5, 164) qui concernent la question grecque en 1822. A signaler celui du 22 mars 1824 sur la destination qu'on voulait donner aux princes Ypsilanti, retenus en Autriche: on parlait de les envoyer en Amérique pour les empêcher de revenir en Grèce! Au mois de mars 1825, Lebzeltern constate que l'influence de la Russie sur les Grecs commence à être remplacée par celle de l'Angleterre (pp. 180-1; cf. aussi pp. 183-4, 185). Sur les relations entre Alexandre Ypsilanti et le comte Capodistria voy. les quelques lignes de Metternich lui-même aux pp. 239-240. Du même sur l'entrevue de Czernowitz entre l'Empereur François et le Tzar, p. 250 et suiv. (cf. aussi p. 307). Sur Kodrikas et le Métropolite Ignace, „fameux intrigant“, les réflexions du même, pp. 348-349 (cf. pp. 355-356: entre les lettres, celle de Madame Filipescu, réfugiée à Kronstadt; il faut lire: Néophytos Dukas, et non: Necophytos). Rückmann, plus tard consul de Russie à Belgrade et à Bucarest, est qualifié par Metternich d'„hétairiste exalté aussi longtemps qu'il a été employé à la Mission de Russie à Vienne“ (p. 396). La lettre du Juif de Brody, revenu de Moldavie, sur l'origine de l'Hétairie, p. 419 et suiv. (il faut lire: Hadji Giorgé, et non Hadji, Giorgé, et Kaliarchos au lieu de Kaliarchow): il prétend dévoiler le plan, fixé en 1820, du mouvement révolutionnaire, avec des points tels que celui de la révolte à Constantinople même et de l'appel aux Etats-Unis. Une lettre du consul de France à Bucarest, Hugot, sur l'empereur Alexandre, à l'occasion de sa mort (p. 438).

N. Iorga.

* * *

Dans les Balkans 1912-1913, Récits et visions de guerre, tableaux et croquis de route rapportés par *Georges Scott*; récits par M-me *Hélène Leune* et MM. *Gustave Babin*, *Gustave Cirilli*, *Jean Leune*, capitaine *Nel*, *Pennenrun*, *Puaux*, *Rémond*, Paris [1914].

En dehors des documents du dessinateur, ce splendide ouvrage contient des notes, parfois vraiment intéressantes et presque toujours d'un fort beau style, de différents témoins français, assez bien connus, de la grande et de l'affreuse tragédie balcanique.

A signaler, à la page 25, les réflexions de M. Rémond, correspondant du „Temps“, sur l'inqualifiable attitude de la ville de Constantinople pendant l'agonie de l'armée turque : „Malheur aux peuples vaincus, mais surtout vaincus en pleine paix et qui ont cru pouvoir se décharger sur les étrangers du souci des intérêts matériels et de la conduite des affaires de leur pays pour s'adonner à la douceur d'une rêverie et d'une nonchalance philosophiques!“ Des Grecs et des Arméniens „souhaitaient tout haut la fin de la Turquie et l'internationalisation de Constantinople, qui... existait presque de fait: il ne restait qu'à l'enregistrer“ (*ibid.*). M. Rémond reconnaît aussi „les qualités d'honnêteté de discipline, de douceur, de courage au travail du laboureur turc d'Anatolie et de Roumélie. L'accusation, venue du côté grec, que „les Serbes ont laissé échapper la garnison de Monastir“ (p. 37) pourrait paraître risquée, de même que l'accusation portée contre les officiers turcs qui auraient jeté leurs soldats ivres dans la mêlée.

Des sévères critiques contre l'organisation ottomane en ce qui concerne la défense d'Andrinople dans la contribution due à M. Cirilli (p. 45 et suiv.). Des notes intéressantes du correspondant de „l'Illustration“, Gustave Babin, sur Andrinople après la conquête bulgare (p. 55 et suiv.). Manifestations des blessés bulgares contre Choukri-Pacha prisonnier (p. 62).

N. Iorga.

* * *

Noëlle Roger (M-me Eugène Pittard), *La route de l'Orient*, Paris 1914.

Cet ouvrage bien écrit, dû à la femme de vrai talent littéraire, documenté par de nombreuses publications antérieures, qui se cache sous le pseudonyme: Noëlle Roger, est vraiment excellent en ce qui concerne la connaissance des pays et lieux parcourus — Bosnie, Herzégovine, Albanie, Roumanie, Dobroudscha, Constantinople — et la justesse des impressions, la précision du style. La partie qui regarde les provinces balcaniques annexées dernièrement par l'Autriche montre un sens réel de la situation de l'élément musulman. Pour la Roumanie, M-me Pittard a des appréciations qui contrastent, de la manière la plus digne d'éloges, avec les jugements superficiels de ces touristes français qui ne ressentent un véritable plaisir qu'en constatant une fois de plus

les similitudes, voulues et toutes artificielles, entre la vie de la société riche de Paris et celle des boïars ou des richards du Danube. Elle témoigne des sympathies pour „cette vie modeste et besogneuse“ des campagnes, pour ces „paysans si intelligents et si résignés, dont le travail transforme chaque année les plaines roumaines en une mer ondulante et dorée“ (p. 94), pour „la noblesse de leur attitude, leur discipline et la bonhomie de leur sourire“, pour „leur intelligence rapide“, „la souplesse de leurs membres, la régularité de leurs traits et la grâce des jeunes filles“, pour „leurs figures ouvertes et expressives“, „leur silence et leur mélancolie“ (p. 104). M-me Pittard a des paroles chaleureuses pour l'art populaire, „les beaux dessus de nague, dont leurs grands-mères avaient le secret“ (p. 107) et qui rehaussent d'un „prestige d'art“ l'apparition des plus pauvres parmi les pauvres. Elle souhaite que „ce beau pays puisse garder ses traditions“ (p. 130), malgré l'envahissement par la pacotille industrielle de l'Occident, que colportent les petits marchands juifs (p. 131), et, après avoir reconnu le vernis de francisation qui recouvre la vie actuelle du pays, elle pense avec raison que „l'heure est venue où les Roumains vont chercher en eux-mêmes les sources profondes de leur vie nationale“ et elle se réjouit sachant qu'„ils commencent à recueillir leurs traditions et s'intéressent à leur art populaire“.

De très belles pages aussi sur la femme turque. N. Iorga.

* * *

Millingen, *Byzantine churches in Constantinople, their history and architecture*, London 1912.

M. Millingen nous donne dans ce nouvel et splendide ouvrage des considérations techniques générales sur l'architecture des églises de Constantinople. Une description de chaque édifice séparément occupe la partie la plus large du volume; on trouvera souvent l'image de la vie même qu'on menait à l'époque chrétienne entre ces murs (voy., p. ex., p. 41 et suiv., pour le monastère de Stoudion). A signaler les beaux ornements de la porte de S. André ἐν κρῖσαι, pareils à ceux des églises roumaines. Des renseignements sur l'ancienne chapelle moldave du Bogdan-Sarai aux pp. 23 et 280 et suiv. (mais il ne faut pas écrire : „Teutul Longophetes“, mais bien „Tăutul Logofătul“, le roumain n'étant

pas une langue d'un usage mystérieux, réservé à des élus ; la compilation de Comnène Hypsilantès ne peut pas servir aujourd'hui lorsqu'on a en français, en allemand et en italien les travaux de M. Xenopol et de l'auteur de ces lignes). Gerlach prétend que l'édifice fut acheté par Michel Cantacuzène Chaitanoglou à Rhaoul, émigré en Russie, alors que la légende rapportée par le compilateur grec parle d'une nouvelle construction due à Tăutul lui-même (ce qui est dit sur l'arrivée à Constantinople du „hospodar de Moldavie“, „après le retour de Soliman dans sa Capitale“—il est question de Pierre Rareș— est, bien entendu, faux). Et il faut ajouter l'hypothèse de Mordtmann que c'était l'ancien palais impérial byzantin ἐν τῷ Τροβόλῳ ! Les planches que donne M. M. montrent cependant, par le caractère de la bâtisse et de la voûte, qu'il s'agit d'un édifice construit d'après les règles, bien connues, de l'architecture moldave. N. Iorga.

* * *

Balkan-Revue. Monatsschrift für die wirtschaftlichen Interessen der sudosteuropäischen Länder, hggb. von dr. Paul Schwarz, Berlin 1914.

Il s'agit d'une entreprise scientifique conduite par le docteur Paul Schwarz de Berlin, dont nous ne connaissons pas les travaux, et pas plus ceux de ses collaborateurs balcaniques, à l'exception de notre collègue Murgoci et de quelques spécialistes en matière de pétrole ou de quelques représentants de l'officialité dans ces régions. Le but déclaré est „de renforcer l'influence allemande dans les Balcans et surtout de ne pas voir diminuer cette influence par un arrêt ou une intervention sans énergie et intempestive, au profit d'autres peuples européens capables d'expansion économique“ (pp. 5-6); elle est donc destinée „au commerçant et à l'industriel allemand, au banquier et au rentier“ (*ibid.*). Il est donc naturel que le premier numéro traite des banques allemandes dans la Grèce et la Turquie, etc. (Joseph Mendel) et de la situation des pays du Balcan envers leurs créanciers étrangers. M. Lessinov, de Sofia, expose la situation économique de la Bulgarie après la guerre. Pour le reste, des statistiques et des bulletins politiques et économiques.

N. Iorga.

* * *

St. Novaković, „Baština“ und „Boljar“ in der *südslawischen Terminologie des Mittelalters*. („Glas srpske Kraljevske Akademije“. Belgrade 1913.)

Der bekannte serbische Gelehrte gibt uns eine neue Abhandlung über die von ihm bevorzugte mittelalterliche Geschichte der Serben. Er untersucht, — auf Grund der serbischen Urkunden, — die Abstammung und Provenienz der sogenannten „baština“.

Über „baština“ hatte H. N. schon eine andere ausführliche Mitteilung im „Glas“ von 1887 veröffentlicht, jetzt aber wird die Sache besonders vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte behandelt.

Die „Baština“ wird in serbischen Urkunden nur am Ende des XIII. Jahrhunderts, und nämlich in einer vom Könige Miljutin, im Jahre 1301, dem Kloster des Heiligen Georg von Skoplje gegebenen Urkunde, erwähnt¹. Es ist aber kein Zufall, sondern eine bedeutende Tatsache, dass sie zum ersten Male von diesem Könige, und *in den den Byzantinern vor Kurzem abgenommenen Teilen, in enger Verbindung mit dem militärischen Leben, erwähnt wird.*

Auf Grund dieser Tatsachen gelangt H. N. zur Folgerung dass „baština“, die bis zum Ende des XIII. Jahrhunderts nur in Bulgarien vorkommt, auf diesen Weg im byzantinischen Reiche bekannt wurde und drang daraus auch in den mittelalterlichen serbischen Staaten in der Form eines neuen, erbschaftlichen militärischen Gutes², — in Gegenteil zu „pronija“ —, ebenso wie es mit „boljar“, einem Ausdrucke bulgaro-turanisches Ursprungs, geschehen ist.

In den serbischen Urkunden kommt auch „bašta“ vor; es ist aber kein direkter, auf serbischem Gebiete durchgeführter Zusammenhang zwischen diesen zwei Wörtern anzunehmen.

I. Pescariu.

* * *

¹ Die bis zu dieser Zeit gebrauchten Wörter für den Begriff „baština“ (feudum) sind: „dĕdina“, „oĕina“, „imjenije“, „nasledije“, in Kroatien auch „plemenito“ oder „plemenština“. In den rumänischen Urkunden, auch in denen die einen augenscheinlichen serbischen Einfluss bezeugen, sind die Ausdrücke „oĕina“, „dedina“, „ochaba“, und „urik“.

Von diesem Standpunkte aus ist es sehr wichtig, dass „baština“ auch in späteren Urkunden *nicht* vorkommt. Die ersten Urkunden, in denen das Wort erscheint, sind rumänisch verfasst.

² H. N. glaubt dass „baština“ bei den Serben noch lange als solches gegolten hat, und somit zwischen „dedina“ oder „plemenština“ und „baština“ ein Unterschied besteht.

André Duboscq, *Syrie, Tripolitaine, Albanie*, Paris 1914.

L'auteur a voulu donner des notes d'une „parfaite authenticité“. C'est le cas au moins pour les provinces d'Asie et d'Afrique. Sur l'Albanie en 1912 avant la guerre, il y avait bien autre chose à dire. Les conclusions dernières du livre sont justes: elles préviennent la Turquie contre „ses mauvais génies, qui, la poussant vers les revanches, la priveraient ainsi de toute assistance financière et morale et favoriseraient les intrigues et les interventions intéressées“, en lui recommandant „qu'elle se garde également de l'entraînement que pourrait être pour elle le spectacle des dissentiments entre Bulgares, Serbes et Grecs sur les territoires à jamais perdus pour elle“ (p. 193). **N. I.**

* * *

I. Ursu, *Ștefan-cel-Mare și Turcii*, Bucarest 1914.

L'auteur, qui a publié en 1909 la chronique d'Angiolello, qu'il nomme d'après son compilateur Donado da Lezze (*Historia turchesca*, Bucarest, édition de l'Académie Roumaine), avait copié aussi les fragments relatifs à l'histoire des Roumains de la traduction de Séadeddin par Galland, conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il semble avoir pensé à en donner une édition annotée, mais l'annotation est devenue un ouvrage de 222 pages, qui traite, avec de nombreux détails, toute la carrière d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie, dans ses relations avec les Turcs. Après les nombreux travaux parus sur ce grand règne il était difficile d'arriver à des conclusions originales (les dates de la prise des deux forteresses d'Étienne sur le Danube et la Mer Noire, Chilia-Licostomo et Cetatea-Albă (Moncastro), corrigées d'après Séadeddin, ne peuvent pas être admises; l'auteur turc est un simple compilateur qui écrivait à la fin du XVI-e siècle). Une connaissance approfondie du monde oriental aurait seule permis d'apporter des modifications importantes. Mais on trouvera dans ce nouvel ouvrage du professeur d'histoire de Jassy un très grand nombre de faits précis classés avec méthode.

N. Iorga.

* * *

Iosif Popovici, *Dialectele române (rumaenische Dialekte)*, IX, *Dialecte române din Istria, partea a II-a (referințele sociale și gramatică)*, Halle a. d. S. 1914.

L'auteur, chargé de cours à l'Université de Vienne, puis de Budapest, a passé quelques semaines en Istrie pour étudier la langue des Roumains de cette province (Chouchniévitzza et environs), les Cici ou Ciribiri. Il constate la lente disparition de cette infiltration balcanique, venue de la Dalmatie et du *Banadego* croate, par les soins de Venise, dominatrice du pays, au commencement de l'époque moderne ou à la fin du moyen âge. Les Roumains gardent encore les villages de Noselo, Chouchniévitzza, Brdo, Grobnik et Jeianu, qui ont résisté à la marée montante de la slavisation par les Croates. H.

* * *

N. A. Constantinescu, *Începuturile și stabilirea suzeranității turcești în Moldova*, Bucarest 1914.

M. N. A. Constantinescu s'occupe seulement „des débuts et de la consolidation de la suzeraineté turque en Moldavie“. En traitant parallèlement le même fait dans l'histoire de la principauté voisine, de Valachie, il serait arrivé à des résultats plus certains. Car il est indubitable d'abord que le droit ottoman ne connaissait qu'un seul lien entre l'Empire et entre une province qui renonçait à lui résister et qui obtenait cependant du Sultan la conservation de son régime politique antérieur, de son indépendance: celui du tribut, du *kharadsch*, qui n'était qu'une somme de rachat, payée annuellement, et des ôtages, garantissant l'obéissance du chrétien ou du musulman qui faisait acte de soumission. La conception de vassalité et de „suzeraineté“ n'ont été introduites que plus tard, à l'époque où les conceptions et les usages de l'Occident commencèrent à déteindre sur cet Orient turc ou sujet aux Turcs; au commencement, ces termes politiques ne pouvaient avoir dans ces régions aucune valeur et aucun sens: Soliman le Magnifique traitait la Valachie de „terre conquise par mon épée toute-puissante“ et ses habitants de „mes raïas tributaires, de même que les autres de l'Empire“ (voy. nos *Documente și cercetări asupra istoriei financiare și economice a principatelor române*, Bucarest 1904, p. 181, note 1). Du reste, l'auteur admet aussi qu'après l'expédition du même Soliman en Moldavie, pour détrôner le prince „désobéissant“ de ce pays, Pierre Rareș, des relations de vrai vasselage s'établirent entre l'Empire et cette province danubienne.

Les détails de cet ouvrage, dans lequel M. Constantinescu a employé toutes les sources accessibles, sont très soignés, et il faut bien saluer ce début plein de promesses. **N. Iorga.**

* * *

August Pessiacov, *Schițe din istoria Craiovei*, Craiova 1914.

On trouvera dans cette réédition des articles, concernant la ville de Craiova, de M. Pessiacov des documents intéressants : p. ex. celui qui concerne le palais princier de Craiova (p. 23; année 1775).

La lecture de l'épithaphe slave du monastère de Bucovăț, p. 31, est erronée; il faut lui substituer celle que nous avons donnée nous-mêmes dans le vol. I de nos *Inscripții din bisericile României* (Bucarest 1905), p. 214, n-o 460. Il s'agit du Grand-Ban de Craiova Stipan. En échange, dans l'épithaphe de Dobra, épouse d'un Grand-Ban (p. 32), notre lecture (loc. cit., p. 213, n-o 456) doit être corrigée par celle de M. Pessiacov : „buduști veacăi, amin“. La planche donnée par M. P. à la p. 33 ne peut pas servir pour vérifier l'inscription.

A signaler aussi, p. 42, l'inscription roumaine (avec planche), posée par le prince de Valachie Mathieu Basarab, en 1652, sur une fontaine, à Popova, près de Craiova, avec la mention que les premiers fondateurs furent ses „ancêtres“.

On a aussi, à la p. 46, une reproduction de l'ancienne église de S. Démètre de Craiova, avec la belle tour du clocher, semblable à celles qui donnent l'accès à la Métropole de Bucarest et à l'église Radu-Vodă de la même ville. L'église elle-même, dont certains archéologues fantaisistes voulaient faire hommage à Joannice, Tsar des Bulgares et des Vlaques, qui aurait donné aussi son nom à la ville elle-même (Kraï-Iova!!), est évidemment un édifice, assez ordinaire en ce qui concerne le style et les ornements, du XVII-e siècle; on trouve quelques exemplaires de ce type sur la rive droite du Danube, où les fondations des princes valaques de cette époque ne manquèrent pas, même en Serbie. M. P. sait que les premiers fondateurs de l'église furent Mathieu Basarab et sa femme Hélène, et il donne (même en fac-similé) la belle inscription de 1651, octobre, qui a ce contenu :

În numele Tatălui și al Fiiului și al Sfantului D[u]hu, întru

Sfântaa Troiță și întru Dumnezeire nedespărțită vă veacăi, amină, cu puterea milostivului Dumnezeu ziditu-s'a această sfântă be-searecă și s'a făcută dină temelie de iznova [donc: elle fut bâtie dès les fondements et de nouveau] pre hramulă Stăi Dimitrie mirotocivago, [de] creștin prea-luminatū Io Matei Băsărabū Voevodū, Domnu Țărăe-Rumăneștī, i gosp[o]jda ego Elina, pentru [că] Craiova fost-au moșei den strămoșe a Măriei Sale [— parce que Craiova a été l'héritage, venu des ancêtres, de Sa Grandeur]. Și s'aū săvrășitū mșța Oc., văleatū 7160, și aū fost ispravnicū Dančulū Părăianu otū Mileștī¹.

Malheureusement cet édifice intéressant est remplacé par une de ces constructions bâtarde que M. Lecomte de Nouy a octroyées à un pays dont il a fait disparaître, par une conception totalement erronée de son art, quelques-uns des monuments les plus vénérables.

M. Pessiakov donne aussi un acte du 7 février 1765 relatif à cette „église princière“ (pp. 54-58): Étienne Racoviță établissait un maître d'école dans les édifices qui l'entouraient et il attribuait à cette ancienne fondation les revenus de la ville entière. D'autres donations du XVIII-e siècle suivent dans l'ouvrage (pp. 60-62).

L'ancienne origine slave de Craiova, dans une contrée où on rencontre, jusqu' au-delà de la frontière hongroise du Banat, les noms terminés en ova (Orșova, Vîrciorova, Glógova; donc accentuation double), est admise par M. P. contre les amateurs d'étymologies bizarres.

A signaler aussi l'inscription de Crețeștī près de Craiova (fondation de Constantin Brădescu, en 1757).

Une dernière observation: le „comes Vlachie“ Raoul qui se présente à la Cour du roi d'Angleterre au commencement du XV-e siècle n'est pas, ainsi que nous l'avons démontré dans les „Milanges Bémont“, un „Radu“, boïar de Valachie ou d'Olténie, mais bien un baron de la Grande-Valachie thessalienne.

N. Iorga.

* * *

W. Meyer-Lübke, *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch* (dans les

¹ La lecture de M. P. n'est pas toujours exacte.

„Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“)
I, Heidelberg 1914.

Recherches philologiques sur le rythme du roumain, de la langue romane, disparue, de Veglia et de Raguse et de l'albanais. L'historien aura bien peu à glaner dans ces recherches d'un caractère tout à fait spécial. Les Albanais ne sont pas venus certainement — avec les Slaves dans la péninsule des Balcons (p. 20) : on ne pourra le prouver jamais, ni par les sources, ni par la déduction logique. I.

* * *

Bohuš Tenora, *Über die kirchenslavische Vorlage des Codice Voroneŝean* (dans les „Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“), I, Heidelberg 1914.

Il s'agit de l'original des Actes des Apôtres qui a servi au traducteur roumain du XV-e siècle, dont l'œuvre a été conservée dans un manuscrit qui porte le nom du couvent de Voroneŝ, en Bucovine, où il a été découvert. D'après M. Tenora, il s'agirait d'une rédaction slavone venue de Russie : il prétend qu'à cette époque déjà — ce qui nous paraît par trop risqué — la Russie exerçait une influence culturelle et religieuse sur les pays des Balcons en décadence. Mais les principautés roumaines en étaient encore à leur premier essor ! N. I.

* * *

Dr. Silviu Dragomir, *Relațiile bisericești ale Românilor din Ardeal cu Rusia în veacul al XVII-lea*, Sibiiu-Hermanstadt 1914.

Il est question des plaintes portées à Pétersbourg, au cours du XVIII-e siècle, par les Roumains orthodoxes de Transylvanie, soumis à des persécutions incessantes par la politique religieuse de réunion au catholicisme roumain de la Maison d'Autriche qui s'était annexée le pays. Il s'agit spécialement du voyage entrepris par le protopope Eustathius de Brașov-Kronstadt, des relations de Vlad Mălăescu (Boțulescu de Mălăiești, écrivain deux mss. se conservent à Venise : une vie de Saint et la légende de Scanderbeg— ; il servit le prince Constantin Cantacuzène dans sa conspiration contre l'Autriche) avec Belgrade et la Russie, de la mission du protopope Nicolas Pop de Balomir, ancien vicaire de l'évêque Jean Innocent Clain (Klein), de celle du moine Ni-

codème, qui avait eu aussi une audience à Vienne, et du prêtre Jean d'Aciliū.

Entre les ouvrages employés est aussi celui de Rad. M. Gruić, sur les relations entre Serbes et Roumains au XVIII-e siècle, publié en serbe, à Carlowitz (1906).

Dans les lettres données en Appendice, „Elčija“ à la p. 54, est le turc „eltschi“, ambassadeur, c'est-à-dire l'ambassadeur de Russie.

N. I.

* * *

Karl Treimer, *Keltische Beziehungen zum Balkan* (dans les „Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“ I, Heidelberg 1914).

M. Treimer touche à la question, de la plus grande importance pour l'ethnographie, la nomenclature et l'histoire de la péninsule des Balcons, du séjour de tribus celtes jusque dans la Panonie, dans le voisinage immédiat des Vénètes illyriens, avec lesquels se produisirent des croisements que Strabon lui-même constatait, pour les Japudes établis dans la Croatie actuelle (les Scordisques celtes habitaient près des Triballes et des Dardanes illyriens). L'auteur recherche les traces linguistiques de cette longue et importante cohabitation. Laissant de côté les noms celtes portés par des Vénètes, il étudie quelques mots gaulois d'origine probablement illyrienne et quelques mots, grecs et autres (*braga*, p. ex.), qui pourraient être rapportés à un original gaulois. M. Tr. croit devoir mentionner aussi l'hypothèse singulière de M. Reinach que les Celtes ont eu pour berceau les pays même du Danube. La distinction entre l'influence celtique, lente, et l'invasion germanique subite, dans le Balcan doit être retenue.

I.

* * *

Norbert Jokl, *Eine albanesisch-neugrechische Wortparallele* (dans les „Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“, I, Heidelberg 1914).

M. Jokl cherche à expliquer le parallélisme entre le grec moderne et l'albanais dans l'expression „le soleil règne“ pour „le soleil se couche“.

A.

* * *

L. Spitzer, *Zu den linguistischen Beziehungen der Albanesen und Rumänen* (dans les „Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“), I, Heidelberg 1914.

M. Spitzer n'admet pas, dans cette étude attentive des relations linguistiques entre l'albanais et le roumain, la théorie de M. Pușcariu, fondée elle-même sur une hypothèse historique inadmissible, que les Albanais, présentant dans leur langue un double système, inexplicable, de traitement des voyelles latines,

doivent être venus, entre le troisième et le sixième siècle, d'outre-Danube, ce qui expliquerait les emprunts faits par les Roumains de Dacie à l'idiome albanais (de fait, au vieux fonds linguistique thrace, des Daces et Gètes). La même illusion des emprunts directs faits par le roumain de Dacie aux Albanais, qui ne sont que des Illyriens parlant un dialecte thrace, et la même opiniâtreté à rejeter l'influence directe exercée sur les Latins du Danube par l'idiome des indigènes daces, d'origine et de langue thrace, contribuent à faire admettre, par M. Spitzer aussi, l'origine sud-danubienne des Roumains, ignorée par les sources et contredite par la logique historique la plus élémentaire.

N. Iorga.

* * *

Sélim-beg, *Carnet de campagne d'un officier turc (octobre-décembre 1912). De Sul-Oglou à Tchataldja*, Paris-Nancy, 1913.

Notes d'un officier de lanciers du premier régiment, une des nouvelles formations-modèle, due au colonel allemand Veit. Observations sincères et parfois extrêmement intéressantes. Le lieutenant Sélim-bey, qui est le petit-fils du maréchal Abdoul-Kérim, constate (pp. 4-5) que les chrétiens de son régiment, Arméniens, Grecs et Bulgares, „restèrent fidèles à leur devoir militaire et se montrèrent très dévoués à leurs chefs en toute occasion“. La mobilisation lui paraît un affolement général“ (p. 6). Mention des grands mouvements populaires qui saluent les préparatifs militaires en demandant la guerre (p. 7): les efforts de Kiamil-Pacha en vue de maintenir la paix sont chaleureusement approuvés (p. 7). „Nous comptons faire passer d'un vol triomphal les destinées de la Turquie dans les plis de nos étendards écarlates“ (p. 15). „Un seul régiment se trouvait devant toute une armée“ (p. 28). „Le commandement n'existait nulle part: toute notion de discipline commençait à disparaître“ (p. 36). „Sur notre carte, rien n'est à sa place“ (pp. 41-2). Abdoullah-Pacha se serait attendu à une forte poussée du côté de la Macédoine (pp. 57-8). Des éloges pour le prince Aziz-Pacha, dont on connaît le désastre (pp. 60-1). Cette critique des officiers: „Nous avons cru sauver la Turquie en lui donnant une Constitution, mais nous n'avons pas toujours pensé à notre véritable mission, qui était de lui créer une armée forte et instruite“ (p. 98). Attitude hostile des Grecs de Silivri (pp. 103-4):

l'évêque grec attend en vêtements de fête l'arrivée des Bulgares (cf. aussi pp. 106, 109-110). Observation juste sur le nom de Tschataldscha donné sans fondement aux lignes qui s'étendaient de Beuiuk-Tschekmedsché à Derkos (pp. 117-118). „Les ignobles music-halls, lieux de prédilection du high-life levantin“ au retour à Constantinople (p. 131). Mahmoud-Chefket affirme que, s'il avait été là, cela ne serait pas arrivé“ (p. 133) : il aurait gardé la ligne, fixée par von der Golz, sur „la rive gauche de l'Erghéné, du côté de Tschorlou“ (p. 123). Sélim-beg oppose à cet optimisme „le manque de compatibilité entre les innovations et les aptitudes de la race ottomane“ (p. 135) : il ne fallait pas „singer“, mais bien créer (*ibid.*). N.

* * *

René Puaux, *De Sofia à Tchataldja*, Paris 1914.

M. Puaux, publiciste français, connu aussi par son livre sur l'Épire, a accompagné, autant que cela était possible, les armées bulgares et il donne les renseignements qui étaient accessibles aux correspondants de guerre. I.

* * *

Général Herr, *Sur le théâtre de la guerre des Balkans, mon journal de route (17 novembre-15 décembre 1912)*, Paris 1914.

Le général Herr a pu suivre les armées serbes, pénétrant ensuite jusque chez les Turcs en Thrace. On trouvera des notes, d'un intérêt nouveau, sur les dépôts (hospitaux serait trop dire) de cholériques dans les mosquées de la Capitale (jusqu'à Sainte-Sophie; pp. 82-3), sur l'atmosphère des rues de Péra (p. 84), sur l'aspect des auxiliaires curdes (p. 93), sur les effets du défaut d'enthousiasme religieux (pp. 115-116).

* * *

André Chéradame, *L'évolution roumaine* (dans „le Correspondant“ du 25 mai).

M. Chéradame, connu par ses études sur l'Autriche, traite de la nouvelle orientation politique de la Roumanie et de la part que le roi Carol lui-même a dû y avoir. Il s'élève contre les préjugés courants concernant la direction exclusive que le souverain roumain aurait tenu à imprimer aux relations du royaume.

M. Ch. a connu personnellement le Roi, ce qui lui permet de donner des notes psychologiques aussi fines qu'exactes. F.

* * *

René Moulin, *La Roumanie et son roi* (dans la „Revue Hebdomadaire“ du 16 mai 1914).

Quelques pages d'appréciations justes sur les changements inévitables qui doivent survenir dans la politique extérieure de la Roumanie. N.

* * *

Les atrocités bulgares, un appel au monde civilisé, Belgrade 1913.

Il s'agit d'un nouveau réquisitoire concernant les faits de sang qui, de plusieurs côtés, ont malheureusement déshonoré la guerre balcanique de 1913, si riche en actions héroïques et en sacrifices suprêmes. Il vient de la part de l'Association de la presse serbe, et il faut reconnaître qu'il contient des choses vraiment atroces. I.

* * *

Raphaël-Georges Lévy, *La Roumanie et la question agraire* (dans la „Revue des deux Mondes“, no. du 1-er mai 1914).

La brève étude de M. Georges Lévy, de l'Académie des Sciences Morales de Paris, est très bien informée: elle donne une idée juste des revendications de la classe rurale en Roumanie et renseigne parfaitement sur les circonstances extraordinaires dans lesquelles fut posée de nouveau, en 1913, à la suite des événements balcaniques, la grande question qui touche la création d'une nouvelle propriété terrienne des paysans prolétaires. N.

* * *

C. J. Jireček, *Compte rendu de l'ouvrage russe de J. Mikkola, „Comput turco-bulgare“* (dans les „Nouvelles de la section de langue et littérature russe de l'Académie Impériale des sciences“, XVIII (1913), vol. I).

L'historien des Bulgares admet l'explication donnée par M. Mikkola des mots touraniens qui accompagnent les notices chronologiques des anciens chefs bulgares trouvées en 1866 par André N. Popov dans un ms. conservé en Russie. Il s'agirait — la comparaison avec les inscriptions turques anciennes d'Orchon le dé-

montre — d'un cycle spécial, commun aux nations de sang turc, qui est nommé d'après les animaux familiers à cette race (le bœuf, le loup, le serpent, etc). I.

* * *

Henry Barby, *La guerre serbo-bulgare: Brégalnitza*, Paris 1914.

M. Barby, correspondant de guerre d'un des journaux de Paris, donne des notes d'étape et reproduit les conversations des officiers serbes dans la compagnie desquels il a fait la campagne de 1913. I.

* * *

Gabriel Hanotaux, *La guerre des Balkans et l'Europe (1912-13)*, Paris 1914.

Ce volume de l'historien et homme d'État bien connu contient des articles de revue publiés au cours des événements balkaniques. Ils ont tous les avantages et aussi tous les désavantages des lignes écrites avant qu'une perspective se fût dessinée et que les vraies sources eussent été accessibles aux chercheurs. I.

* * *

D. Furtună, *Un catehism ortodox, dedicat și nouă, Românilor* (dans la „Revista ortodoxă“, II, n-os 6-7).

Il s'agit d'une „Doctrine chrétienne“ (Χριστιανική κατήχησις), dont M. Furtună a trouvé une traduction roumaine dans la bibliothèque de l'Internat Théologique de Bucarest. L'auteur est Zacharie d'Arta ou d'Ithaque, dit Gerganos, qui vivait vers 1600. L'original était dédié aux souverains de la Moscovie et de l'Ibérie, aux princes de Moldavie et de Valachie, aux cnèzes russes, aux archontes de toutes les provinces de la Grèce; le traducteur garde seulement la mention des Roumains et de leurs chefs. M. Furtună reproduit la préface, en recommandant chaleureusement la publication du texte entier de cette version due à un des moines de l'école de Païsius Vélitschovski, établi vers 1800 dans le grand monastère de Căldărușani, près de Bucarest. L.

* * *

C. I. Băicoianu, *Patria maritimă și fluvială românească, podul transdunărean romîno-bulgar, problema Dardanelelor în lumina in-*

teresului românesc, o problemă de strategie comercială; Bucarest 1914.

L'auteur se déclare contra l'idée d'un pont sur le Danube, entre le territoire roumain et le territoire bulgare, et contre une orientation du commerce roumain vers l'Archipel. Le trajet par la Bulgarie coûterait, eu égard aux difficultés du terrain, trop cher (un wagon de blé par Lagos à Liverpool coûterait 260-270 francs, par Constanța à Liverpool 120 seulement.) Il relève l'intérêt exclusif de l'Autriche-Hongrie, qui veut prévenir ses concurrents ayant à leur disposition la Mer. La Roumanie a une situation fluviale et maritime dont il faut tenir compte dans tous les calculs économiques et politiques touchant son avenir. Le transit perdrait aussi, car une partie de l'importation roumaine se dirigerait par Lagos. La voie directe par Constanța à Constantinople pour le transport de voyageurs souffrirait aussi par suite de la construction du pont. Varna aussi profiterait aux dépens du port roumain à la Mer Noire. L'auteur pense qu'on pourrait obtenir de la Turquie „une situation stratégique commerciale fortifiante (*sic*) sur les rives des détroits“.

N. I.

* * *

Victor I. Slăvescu, *Cultura pământului în Bulgaria* (dans la „Viața Agricolă“, Bucarest, V, no. 10, 1914).

M. Slăvescu donne de brèves notes critiques, en employant les ouvrages de Christo Vlacov, Paul Iliev, Ivan Ekimov et du prince Battenberg, sur le développement de l'emploi des machines agricoles en Bulgarie.

X.

* * *

Arthur Gorovei, *Șezătoarea, material de folclor*, XIV, Folticenî 1914.

Ce XIV-e volume de la revue de M. Arthur Gorovei contient des observations de M. J. Urban Jarnik sur une poésie populaire des Roumains de Macédoine, des notes sur les superstitions et les recettes traditionnelles des habitants de la Dobroudscha et, ce qui est plus important, un dictionnaire des „croyances et superstitions roumaines“. Sans compter un récit et un très grand nombre de chants de toutes les contrées roumaines. Ch.

* * *

I. Botez, *A short survey on the Neolatins of the Near East*, Jassy 1914.

L'ouvrage du professeur I. Botez de Jassy prétend donner au

public anglais une image du développement de sa nation, les Roumains, à travers les âges. M. B., qui a publié des articles intéressants sur la civilisation anglaise, n'était pas malheureusement préparé pour cette tâche. On ne peut pas dire que „les guerres, la misère, l'ignorance et l'oppression ont été les seules conditions de vie des Roumains jusque vers la fin du siècle passé“ (Préface), car ce peuple a donné à la civilisation universelle un art qui, tenant de l'Occident et de l'Orient en même temps, est une des synthèses les plus intéressantes, et son influence culturelle sur l'Orient chrétien soumis aux Turcs est incalculable. Sa littérature historique, qui commence avec le XV-e siècle et continue sans interruption jusqu' à nos jours, est sans doute une des plus remarquables, et il faut l'utiliser attentivement pour écrire d'une manière complète n'importe quel chapitre de l'histoire de l'Europe orientale. Des centaines de mille de documents, d'une grande beauté calligraphique, d'un style élevé, contiennent le développement tardif du droit byzantin. Dès 1770 on a une littérature poétique digne de figurer auprès de celles des autres nations.

Il est faux d'affirmer (p. 11) que nos boïars parlaient le slavon, qui était seulement la langue de l'État et de l'Église. L'influence de la littérature polonaise sur le chroniqueur J. Neculcea (p. 12) n'existe pas. Ce n'est pas par „les Grecs de Constantinople“ seulement, mais aussi directement, que la Valachie connut l'esprit „philosophique“ du XVIII-e siècle (*ibid.*). En mentionnant la „faillite“ du dictionnaire latinisant de Laurian et Maxim (p. 15), il fallait mentionner l'excellent ouvrage que publie, sous les auspices de l'Académie Roumaine, M. Sextil Pușcariu. Ce n'est pas à l'Institut de France, mais bien à la société de sociologie que M. Xenopol a remplacé sir John Lubbock (p. 18). Les renvois de la p. 20 sont absolument insuffisants: le lecteur trouvera difficilement les „œuvres historiques écrites en français et en allemand“ par l'auteur de ces lignes. La retraite dans la montagne des colons romains de la Dacie devant les barbares (p. 25) est un point de vue que la science a dû abandonner. Nous doutons que la romanité d'Orient ait compté aussi d'autres langues que le roumain, absorbées ensuite par les Slaves (p. 26). Les anciens Bulgares sont un peuple turc, et non des Mongols (p. 28). Le Tzarat bulgare ne s'est pas étendu sur la rive gauche du Danube (p. 29). Les Magyars ap-

partiennent à la lignée fino-ougre, et pas à la race mongole (p. 29). Il ne peut pas être question des „frères Asan“, mais bien des frères Pierre et Asén, fondateurs du nouveau Tzarat (p. 30). La principauté de Valachie se forme spontanément par la réunion de plusieurs knézats, et non par une immigration venue de Transylvanie (p. 31). *Mircea-cel-Mare* signifie l'Ancien, et non le Grand (p. 32). Après de longs développements sur l'ethnographie et la linguistique primitives, une page seule est consacrée à toute la période glorieuse de l'indépendance roumaine aux XIV-e, XV-e et XVI-e siècles. L'auteur prétend que le roumain ne fut jamais la langue des classes supérieures, qui passèrent du slavon au grec et du grec au français (p. 34)! Démètre Cantémir, qui suivit les Russes comme exilé après une défaite en 1711, aurait „abdiqué pour dédier sa vie à l'étude“ (p. 35). Il est faux que le plupart des Fanariotes ne connaissaient pas et ne voulaient pas connaître le roumain (p. 37).

Le roi Carol a deux lignes à leur p. 41. En échange, la reine Élisabeth aurait initié les Roumains à la littérature nationale (p. 41).

Une courte bibliographie finit l'ouvrage.

N. Iorga.

* * *

Jean Leune, *Une revanche, une étape, campagne de l'armée hellénique en Macédoine* (1912), Paris 1914.

M. Leune, dont on a suspecté l'impartialité à cause de ses relations exclusives avec le monde grec, a fait de ce gros livre, orné de nombreuses planches, qui sont pour la plupart de vrais documents d'histoire, un chaleureux plaidoyer consacré à l'armée hellénique et au peuple qu'elle représentait. En tenant compte de ce point de vue personnel et particulier, on trouvera d'abondants renseignements, pris sur place même, et d'autant plus précieux que la littérature étrangère concernant les Grecs est incomparablement plus maigre et plus terne que celle qui regarde leurs alliés de 1912-1913.

N. I.

* * *

Histoire de la guerre italo-turque, 1911-1912, par un témoin, Paris-Nancy 1912.

C'est un „témoin“ dans le sens qu'il a pris jour par jour les

notes qui lui ont servi à rédiger la compilation qu'il présente au public et qui lui sera, sans doute, utile. L'auteur n'épargne par ses critiques aux Italiens. Sur les préparatifs de la guerre des Balkans, p. 108 et suiv. **T.**

* * *

Bulletin du bureau roumain d'informations politiques; directeur Mircea R[ussu] Şirianu, Paris 1914; Journal des Balkans; directeur Al. Rubin, Bucarest 1914.

Publications politiques, où il y aura de temps en temps à glaner des informations utiles sur la Roumanie et le peuple roumain. Le côté scientifique des questions traitées intéresse seulement d'une façon subsidiaire les rédacteurs. **I.**

* * *

C. J. Jireček, *Albanien in der Vergangenheit* (extrait de l'Österreichische Monatsschrift für den Orient“, n-os 1-2).

Ce résumé de 14 pp. in-4 contient, non seulement tous les points principaux de l'histoire du territoire albanais et de la race albanaise, mais aussi un grand nombre de faits nouveaux et d'explications ingénieuses. Signalons, par exemple, la mention de la survivance des noms romains en Albanie (Valbona, Rioli), celle des noms albanais qui se conservent dans des territoires complètement slavisés, l'observation que les Albanais balcaniques seuls s'appellent Chkipétares (d., 'excipio“, je comprends?), tandis que les émigrés italiens sont des „Arbes“.

N. Iorga.

* * *

Academia Română, *Grigorie M. Buiucliu, 1840-1912: testament, biografie, etc.*, Bucarest 1914.

Cette belle publication de l'Académie Roumaine contient le catalogue des livres orientaux, en grande partie arméniens, que légua à cette compagnie, avec un fonds qui s'élève à un million, Grégoire M. Buiucliu, ancien magistrat. On y a ajouté des notes sur Buiucliu lui-même et sa famille, originaire de Jassy, et on y a reproduit le mémoire de N. Iorga sur les Arméniens et spécialement sur les colonies établies au moyen-âge en Moldavie.

A.

* * *

Karl Treimer, *Beiträge zur albanischen Sprachgeschichte et Biri e Begut* (dans les „Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“, I, Heidelberg 1914).

M. Treimer donne d'abord des études spéciales de philologie albanaise et, dans son second article, il publie un conte albanais, d'un caractère général musulman. H.

* * *

L. Spitzer, *Albanesische Etimologien* (dans les „Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien“, I, Heidelberg 1914).

Nous ne comprenons pas pourquoi „Vlăduțul mamei“, comparé aussi à „Gogul mamei“, peut signifier „dummer Junge, Rumäne“; le seul et vrai sens est: quelqu'un que la tutelle maternelle a rendu incapable de se diriger dans la vie. „Goge“ en albanais peut signifier: Roumains de Macédoine (cf. Honț=Hans pour les Saxons de Transylvanie). Le sens d'„ogre“ du mot *Gogă* en roumain (assertion de Damé, qui n'était pas un excellent connaisseur de la langue) m'est inconnu. „Gufă“ n'est pas dérivé de „Grigore“, mais bien de „Gheorghe“. L'hypothèse que „Guëgue“, nom des Albanais du Nord, serait un nom de personne, employé comme sobriquet d'une nation, est absolument inadmissible. I.

* * *

Barwinski, L. Birkenmajer et Jan Losi, *Sprawozdanie z poszukiwan w Szweczyi, dokonanych z ramienia Akademii umiejtności*, Cracovie 1914.

Parmi les mss. et publications anciennes trouvées en Suède, à signaler (no. 313) le ms. slavon 34 d'Upsal, qui contient une „Dumnezăiasca Liturghie“. Ci et là mention de manuscrits qui concernent aussi les pays du Danube. N.

* * *

D. Furtună, *O traducere a cărții „Crucea Domnului“ (Stavrofilia)* (dans la „Revista ortodoxă“, II, n-os 6-7).

M. Furtună signale une traduction roumaine de la „Stavrophilie“ du Métropolitain Pierre Movilă (Mohila), publiée en 1632. Le moine de Căldărușani qui a copié ce travail, a reproduit aussi une traduction du „Patérikon“ du même. L'auteur de la version de la „Stavrophilie“ est un clerc de Craiova, qui écrivait en 1791.

* * *

Ednicol (N. D. Enescu), *În jurul steagului (Auprès du drapeau)*, Bucarest 1914.

Notes de campagne d'un maître d'école en 1913. Elles se distinguent par le noble caractère impartial des jugements. F.